

Déployer nos antennes

Bachir Bensaddek

Number 170 (1), 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90085ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bensaddek, B. (2019). Déployer nos antennes. *Jeu*, (170), 11–11.

DÉPLOYER NOS ANTENNES

J'ai envie de parler de diversité, au risque de faire lever, une fois de plus, des sourcils affligés de crampes tant ils sont sollicités. L'été dernier, j'ai assisté à *La Renarde*, le spectacle hommage à Pauline Julien mis en scène par Ines Talbi. J'étais si enthousiaste de cet acte de revendication culturelle que j'y ai emmené mon père et traîné mon fils, un ado de 15 ans tout ce qu'il y a de plus normal, avec ses écouteurs vissés aux oreilles, son amour inconsidéré pour le rap et le basket. La suite aurait d'ailleurs pu être prévue. Cela ne lui a fait ni chaud ni froid qu'une fille d'immigrants tunisiens nous déclare son amour de la grande dame en la ressuscitant le temps d'un soir, avec une époustouflante distribution toute féminine. Il ne s'est pas déridé de la soirée et m'a poliment dit que ce n'était pas « son genre de musique ». « Peut-être, me suis-je vu lui répondre, mais mon rôle consiste aussi à te faire vivre d'autres expériences. »

L'une de mes responsabilités de parent est de léguer à mon enfant une boîte à outils dans laquelle il pourra puiser plus tard pour bricoler sa vie. Le sentiment d'être Québécois en est un et, pour moi, il passe par l'exercice imposé de la découverte des classiques qui nous ont constitués. Ainsi, plus récemment, son école l'a emmené voir *Les fées ont soif* au Théâtre du Rideau Vert. Sa réaction? « Ça ne s'adresse pas à moi, je ne m'y reconnais pas. » Et moi de lui expliquer, une fois de plus, que peu importe que cela ne lui plaise pas d'entrée de jeu, car, pour l'instant, il ne mesure pas encore l'importance de ce qu'on lui présente. Un peu comme pour les enfants plus jeunes qui n'aiment pas les légumes et à qui on continue d'en servir pour qu'ils finissent par en manger d'eux et d'elles-mêmes. Ce n'est pas de tout repos que de convaincre un-e ado de lire un livre dont il ou elle ne veut pas ou de regarder un spectacle pour lequel il ou elle n'a aucun penchant naturel. Mais c'est nécessaire. L'exigeante fréquentation de l'art entraîne l'amour de l'art, sinon, au moins, une connaissance minimale de l'art.

Il faut tout de même saluer le fait que l'art fasse aussi l'effort de rejoindre le public. Depuis quelques années, une nouvelle génér-



Bachir Bensaddek.

ration s'est imposée dans le paysage théâtral québécois, souvent en marge des institutions, en nous offrant des œuvres réjouissantes qui interrogent nos rapports au monde et à l'histoire, en établissant des ponts avec les communautés, et ceci, grâce, notamment, à des distributions diversifiées. La meilleure réponse aux controverses de SLÂV et de *Kanata* se trouve dans *Chapitres de la chute* de Marc Beaupré et Catherine Vidal ou dans *Oslo* d'Édith Patenaude.

Il reste un écueil, cependant. On peut espérer orienter les choix culturels de nos enfants jusqu'à l'adolescence mais, au-delà, il faut l'admettre, on se heurte à un refus. Ils et elles veulent effectuer leurs propres choix et, parfois, s'éloigner des nôtres pour consommer du divertissement. Que se passe-t-il quand ces jeunes, dont certains parents ont pourtant forcé la fréquentation de la culture québécoise, ne se reconnaissent jamais dans les œuvres grand public, quand ils se demandent pourquoi les comédien·nes issu·es de la diversité ne se trouvent pas à la télévision ou dans les plus grosses productions théâtrales? L'éducation inculquée par les parents ne suffit malheureusement plus, et les jeunes préfèrent migrer vers une culture de masse américaine qui leur donne l'illusion d'être représenté·es, même si, à nos yeux critiques et avertis, cela

pourrait paraître comme du conformisme, conséquence du néo-colonialisme culturel.

Mais alors, qu'en est-il des familles où la question de l'intégration culturelle ne se pose même pas, où la culture, qu'on ne consomme que par internet, vient exclusivement du pays d'origine? J'ai, pendant des années, radoté que les antennes paraboliques des immeubles résidentiels du boulevard de l'Acadie, dans Parc-Extension, étaient tournées dans toutes les directions sauf celle de la tour de Radio-Canada et que, pour les concurrencer, il nous fallait raconter de nouvelles histoires populaires qui incluent les habitant·es de ces immeubles et nous les montrent à l'écran — ou sur scène — autrement qu'en sujets de documentaires. Les antennes sont désormais vétustes et le flux ininterrompu de données risque de noyer la possibilité de créer un sentiment d'appartenance chez les nouveaux et nouvelles arrivant·es et leurs enfants dans les millions de mêmes, de vidéos de chats et de séries de superhéros, qui constituent désormais la culture commune.

Pour contrer ce raz-de-marée, une tâche herculéenne et un changement de paradigme s'imposent, car il faut se le dire: les immigrant·es n'iront pas vers notre production culturelle par simple amour du Québec ou parce que nous sommes quelque chose comme un grand peuple. ●

Bachir Bensaddek

Voyageur privilégié depuis l'enfance, **Bachir Bensaddek** revendique une identité polychrome, conciliant racines africaines, culture européenne et vie nord-américaine. Depuis 2001, il réalise des documentaires et écrit pour la télévision, le théâtre et le cinéma. En 2016, son premier long-métrage de fiction, *Montréal la blanche*, sortait sur les écrans du Québec.